

« WHAT A MAN HAS PREVIOUSLY IN HIS MIND » :  
SAMUEL JOHNSON EN VOYAGE  
DANS LES HIGHLANDS ET LES HÉBRIDES

Samuel Johnson publia en 1775 les observations effectuées deux ans auparavant lors de son voyage dans les Highlands et les Hébrides. C'est la soif de connaissance qui avait motivé ce séjour : encore isolées du reste de la Grande-Bretagne malgré les changements apportés par l'Acte d'Union dès 1707, ces régions au climat rude et à la géographie accidentée ignoraient encore l'écriture et l'Histoire, socles de la culture scientifique privilégiée par les écrivains anglais tels que Johnson. Le traitement de l'altérité culturelle des Highlanders est ambivalent dans son récit : ses observations laissent percevoir le point de vue d'un écrivain soucieux de réaffirmer son autorité et de sortir victorieux de l'épreuve que constitue à plusieurs égards sa rencontre avec l'Écosse occidentale.

*In 1775 Samuel Johnson published the observations he had made while travelling through the Highlands and the Hebrides two years earlier. His thirst for knowledge had prompted this tour of territories still isolated from the rest of Great Britain despite the changes brought about since the 1707 Act of Union. Plagued with inhospitable geographical and weather conditions, the Highlands and the Hebrides remained largely unacquainted with writing and History, crucial notions to the scientific-minded approach favoured by most English writers. Johnson's treatment of the Highlander's cultural otherness proves ambivalent : his observations reveal his concern to reassert his authority, challenged in many ways by his journey through Western Scotland.*

Le 6 août 1773, à l'âge de soixante-trois ans, Samuel Johnson entreprit en compagnie de son ami James Boswell un tour d'Écosse dont ils avaient formé le projet dix ans auparavant, en juillet 1763. Commencé le 18 août 1773 à Édimbourg, ce voyage dura plus de trois mois, au cours desquels les deux compagnons gagnèrent Inverness par la côte nord-est avant de traverser les Highlands pour atteindre les Hébrides,<sup>1</sup> territoire des « Highlanders îliens ». <sup>2</sup> Ils rejoignirent ensuite Glasgow puis Auchinleck, avant de retrouver Édimbourg. C'est, semble-t-il, uniquement par égard pour son jeune ami<sup>3</sup> que Johnson accepta de prolonger son voyage dans les Basses-Terres, qu'il n'avait pourtant jamais visitées. En effet, mieux connues des lecteurs anglais depuis le Traité d'Union de 1707, les Basses-Terres intéressaient moins Johnson que la perspective de s'aventurer dans certaines des contrées les plus reculées de l'Écosse, comme en témoigne le titre du texte qu'il publia à son retour.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Malgré ce que suggère le titre de son récit de voyage, Johnson ne visita pas l'ensemble des Hébrides, souvent appelées « Western Isles » d'après une traduction de l'écossais. Il ne s'aventura pas jusqu'aux Hébrides extérieures, que l'on nomme parfois elles-mêmes « Western Isles », mais qu'il est plus juste de désigner du terme gaélique de « Na h-Eileanan Siar ». Il ne séjourna que dans quelques îles des Hébrides intérieures : Skye, Raasay, Coll, Mull, Ulva, Iona et Inch Kenneth.

<sup>2</sup> Selon Jean Berton, les Highlanders sont soit « métropolitains », soit « îliens » (« Gaélie ou Highlands, mythes et réalités ? Ou la géographie indéfiniment torturée par l'Histoire. » [Sellin, pp. 235-251]).

<sup>3</sup> Boswell souhaitait notamment présenter Johnson à son père (*A Journey*, pp. 142-143).

<sup>4</sup> Sur les 142 pages de *A Journey* (édition de Ian McGowan) seules 22 sont consacrées aux Basses-Terres, bien que cette région soit celle que Johnson ait entrevue de la manière la plus extensive. Plus

Johnson, que l'on a souvent qualifié à tort de sédentaire,<sup>5</sup> avait effectué de nombreux séjours à Lichfield, Oxford, Ashbourne : il devait le Pays de Galles en 1774, et Paris en 1775. Il n'avait cependant jamais encore quitté l'Angleterre, ni tenté une expérience aussi audacieuse que ce tour d'Écosse. L'un des attraits de *A Journey* réside dans le caractère relativement inédit que présentait la description du territoire des Highlanders dans les années 1770. Malgré les grands travaux entrepris dans les Highlands dès 1724,<sup>6</sup> l'état de la majorité des routes y restait déplorable (Thévenot-Totems 3) et peu de voyageurs étrangers s'y étaient risqués. Plus rares encore étaient ceux qui avaient visité les Hébrides : Johnson mentionne Martin Martin, auteur de *A Description of the Western Islands of Scotland* (1703), fruit d'une mission effectuée en 1695 pour le compte de la *Royal Society of London*.<sup>7</sup> On sait également qu'en 1774, au moment où Johnson entamait la rédaction de *A Journey*, Thomas Pennant publiait la première partie de son second récit de voyage en Écosse, *A Tour in Scotland, and Voyage to the Hebrides*, 1772.

Cependant, contrairement à Martin et Pennant, Johnson était un écrivain *en* voyage plutôt qu'un écrivain *de* voyage,<sup>8</sup> et qui plus est, l'un des écrivains les plus distingués d'Angleterre : en effet, en plus d'être un moraliste renommé, il avait signé en 1755 *A Dictionary of the English Language*, dont le succès lui avait valu une pension royale.<sup>9</sup> Rédigé par le héraut de la langue anglaise, *A Journey* pousse donc le lecteur à accorder une attention particulière au point de vue qu'exprime son auteur au fil des pages. Pour mieux appréhender ce point de vue, on se rappellera une définition proposée par Johnson lui-même cinq ans après son voyage : « Books of travel will be good in proportion to what a man has previously in his mind; his knowing what to observe; his power of contrasting one mode of life with another » (Boswell *Life*, 17 April 1778, 672). En posant ces critères, il énumérait les qualités dont il avait souhaité doter *A Journey*. La citation confirme l'intérêt prévisible du moraliste pour les us et coutumes (« modes of life ») des régions qu'il non seulement d'avoir parcourues mais aussi « observées » (« observe »), ce qui suggère l'examen des faits réels et la mise à distance des idées reçues. Toutefois, on sait qu'il avait la réputation d'entretenir des préjugés hostiles à l'égard des Écossais, et ceci bien avant son voyage. Quelques définitions malheureuses dans le *Dictionnaire*<sup>10</sup> et les nombreuses boutades diffusées par Boswell (Rogers, *Transit of Caledonia* 205) avaient contribué à l'idée commune résumée par Hester Thrale : « Mr. Johnson's hatred of the Scotch is so well known, and many of his *bons mots* expressive of that hatred have been already repeated in so many books and pamphlets [...] » (Rogers *Transit of Caledonia* 192). L'observation des faits semble donc devoir être contrariée dans *A Journey* par l'aversion de son auteur à l'égard des Écossais. On peut alors se demander si ces deux attitudes

---

encore que les Highlands, décrites en 23 pages, ce sont les îles qui suscitent son intérêt : leur évocation occupe 97 pages.

<sup>5</sup> Johnson a effectué près de vingt voyages d'une durée d'un mois ou plus à partir de 1762, à raison d'environ un voyage par an (voir Jemielity, « Dr. Johnson and the Uses of Travel. », p. 448).

<sup>6</sup> Les travaux furent entrepris sous la direction du General Wade (1673-1748) et de son inspecteur des routes William Caulfield.

<sup>7</sup> Le récit de Martin, lu par Johnson quand il était enfant, est à l'origine de son désir de visiter les Hébrides (Boswell, *Journal*, p. 163). L'influence du texte de Martin explique peut-être la présence de l'expression « Western Islands of Scotland » dans le titre du récit de Johnson, qui présente d'emblée comme synonymes l'appellation anglaise et son équivalent traduit de l'écossais (« the Hebrides, or Western Islands of Scotland [...] ») (*A Journey*, p. 3).

<sup>8</sup> Sur la subtile distinction entre « travel writers » et « travelling writers », voir Hulme, p. 11.

<sup>9</sup> George III accorda à Johnson une pension officielle de 300 livres sterling par an à partir de 1762.

<sup>10</sup> Voir par exemple l'entrée « oats » : « A grain, which in England is generally given to horses, but in Scotland supports the people ».

contradictoires sont perceptibles dans le texte, le cas échéant, à quel degré elles s'y manifestent, et comment elles coexistent. Pour répondre à ces questions, il convient de préciser la relation qu'entretiennent dans le texte l'observation des faits et les connaissances préalables, les intentions, les présupposés, voire les préjugés du voyageur Johnson, concepts que peut tout aussi bien recouvrir, dans la définition précédemment citée, l'expression « what a man has previously in his mind ». Puisqu'un bon auteur de récit de voyage se doit d'exposer les différences entre les sociétés (« his power of contrasting one mode of life with another »), nous serons également amenée à préciser les termes du contraste qu'établit *A Journey* entre les mœurs des Anglais et celles des Highlanders (sans omettre la distinction Highlander/Écossais), avant d'analyser les intentions plus ou moins délibérées qui animent son auteur.

Quoique dépourvu de préface ainsi que de pacte de lecture initial, *A Journey* se donne néanmoins pour but d'instruire, tout en le divertissant,<sup>11</sup> un lecteur étranger aux régions décrites autant que l'est Johnson. Les comparaisons avec l'Angleterre sont en effet abondantes : le référent anglais constitue un étalon utile pour juger de l'alimentation à Coriatachan sur Skye (47-48), de même que la faune écossaise est toujours évaluée à l'aune de la faune anglaise (53, 73). Le caractère pédagogique du récit est partout manifeste : les descriptions de lieux sont notamment organisées selon un plan rigoureux inspiré des préceptes de la « New Science ».<sup>12</sup> Johnson use d'une structure répétitive que Robert Mayhew (39) a révélée en citant les inventaires des îles de Skye, Raasay et Coll. Dans les trois cas, ce sont les conditions géographiques et climatiques de l'île qui occupent d'abord Johnson ; vient ensuite l'activité humaine qu'autorise l'environnement : procédés et rendements de l'agriculture, difficultés de transport et d'entreposage des récoltes ; suit l'étude des mœurs et de la hiérarchie sociale, des classes supérieures aux classes inférieures ; sont enfin consignées les caractéristiques de l'habitat, de la nourriture, de la musique, de l'éducation et de la religion. S'il se conforme aux exigences scientifiques de l'époque en faisant la part belle à la géographie, le compte-rendu systématique impose le point de vue du moraliste, qui constitue d'ailleurs l'originalité de *A Journey* par rapport aux récits de voyage de Pennant.<sup>13</sup> Cette perspective moraliste avait déjà été prônée dans l'essai 97 de *The Idler*, consacré au récit de voyage : « He that would travel for the entertainment of others, should remember that the great object of remark is human life » (*The Idler and The Adventurer* 300). Johnson souhaitait sans doute ainsi se distinguer des « virtuosi » ou « antiquarians », dont les énumérations de remarques factuelles ne livraient pas toujours une connaissance synthétique des lieux : dans la lignée de l'Histoire « morale » (« moral History ») héritée de la Renaissance,<sup>14</sup> *A Journey* ne propose d'analyses précises du contexte que dans la mesure où elles permettent

<sup>11</sup> L'essai 97 de *The Idler*, consacré aux récits de voyage, avait démontré cette double exigence, héritée de l'« Utile Dulci » horatien (Johnson, *The Idler and The Adventurer*, p. 299).

<sup>12</sup> Johnson fréquentait quelques-uns des plus éminents représentants de la « New Science », tel Joseph Banks, Président de la « Royal Society » de 1778 à 1820 (voir Schwartz, *Samuel Johnson and the New Science*).

<sup>13</sup> « Mr. Pennant travels, chiefly, in the character of the naturalist and antiquary; Dr. Johnson in that of the moralist and observer of men and manners » (Sherbo, p. 389). L'influence des récits de Pennant sur *A Journey* est analysée par Thomas Jemielity, « Thomas Pennant's Scottish Tours and *A Journey to the Western Islands of Scotland*. » (Nath, pp. 312-327).

<sup>14</sup> Voir Joan Pau Rubiés, « Travel Writing and Ethnography. » (Hulme, pp. 242-260).

d'atteindre une connaissance générale du mode de vie de la population. L'examen empirique est l'instrument de la réflexion : c'est pourquoi Johnson se présente comme un observateur cherchant à éveiller l'œil de l'esprit (« [a] speculatist » [123]).

A *Journey* ne nie donc point l'importance de la subjectivité dans le compte-rendu scientifique : conformément à l'empirisme lockien, seule la perception directe des phénomènes par les sens permet d'accéder à la véritable connaissance. C'est ainsi que le texte s'ouvre sur le pronom personnel de la première personne,<sup>15</sup> qui l'ancre immédiatement dans l'expérience individuelle. La subjectivité de l'observateur ne conduit cependant pas à une expression marquée de ses émotions ou de son imagination : l'homme s'efface derrière l'enquêteur scientifique tout entier occupé à l'examen méticuleux du pays. Sont donc mises sous le boisseau les anecdotes intimes du séjour, que rapportent *a contrario* les quinze lettres adressées à Hester Thrale au fil du voyage. La lecture de ces lettres éclaire la méthode de composition adoptée dans *A Journey* : comme le résume Robert Mayhew, Johnson « carefully reworked his material to create a public *persona* of the observant traveler » (42). De même, il déplace l'attention de lui-même au pays parcouru en choisissant une présentation topographique et non pas chronologique, qui aurait fait de *A Journey* un journal.

Son souci de la rigueur scientifique transparait également dans les travaux de mesure qu'il effectue au cours du voyage. La superficie des îles et l'importance de leur population n'ayant jamais fait l'objet d'une évaluation sérieuse (52, 55), il relève à même le sol les mesures nécessaires à l'appréciation de la taille de Muck (61), et calcule le nombre d'habitants de Coll en confrontant les on-dit à une estimation visuelle de la population (« ocular observation » [111]). Plus généralement, les expressions de prudence sont récurrentes dans *A Journey* et font état du processus de déduction auquel se soumet sa pensée à partir des éléments observés. Ainsi, en plus de rapporter les phénomènes, le texte expose les méthodes d'investigation de l'enquêteur : Johnson espère que l'aveu de ses propres maladresses évitera des erreurs aux futurs voyageurs. C'est avant tout contre l'oubli qu'il les met en garde (129-130), car une observation qui n'est pas immédiatement consignée est vite déformée, comme l'ont constaté de nombreux voyageurs pourtant de bonne foi.<sup>16</sup> Voilà pourquoi Johnson a, durant son voyage, couché ses remarques dans un carnet de bord,<sup>17</sup> et vraisemblablement relu, au cours de la rédaction de *A Journey*, les dix-huit lettres adressées depuis l'Écosse au couple Thrale et le manuscrit du journal de Boswell. En effet, tout comme l'écriture offre une garantie de véracité, la lecture est une aide précieuse. Lorsque les observations sont effectuées de façon approximative, l'enquêteur peut se référer aux ouvrages qui ont déjà proposé une description du lieu : le « lu » vient alors confirmer le « vu ». La lecture ne remplace cependant jamais l'enquête menée sur le terrain, elle est un outil de savoir secondaire qui peut être sujet à révision quand les phénomènes viennent l'infirmier.<sup>18</sup>

À la dynamique johnsonienne du « vu » et du « lu » s'oppose, chez les Highlanders, l'exclusivité du « dit ». Si la consignation des mesures par l'écrivain est

---

<sup>15</sup> « I had desired to visit the Hebrides, or Western Islands of Scotland, so long, that I scarcely remember how the wish was originally excited [...] » (*A Journey*, p. 3).

<sup>16</sup> « They trusted to memory, what cannot be trusted safely but to the eye, and told by guess what a few hours before they had known with certainty » (*A Journey*, p. 130).

<sup>17</sup> « A book of remarks » (voir la lettre adressée à Mrs. Thrale depuis Ustich in Skye le 30 septembre 1773, citée dans Thévenot-Totems, p. 173).

<sup>18</sup> Johnson souligne des erreurs de mesure concernant la taille du Loch Ness (*A Journey*, p. 25) dans le *Scotorum Historiae a Prima Gentis Origine* (1526) de Hector Boethius et adresse des critiques à *A Description of the Western Islands of Scotland* (1703) de Martin (pp. 55-56).

gage de la permanence du savoir, la tradition exclusivement orale des Highlanders permet à l'imagination de perturber la remémoration, compromettant l'accès à la vérité. Reformulant le célèbre adage latin « verba volant, scripta manent », Johnson explique : « Books are faithful repositories, which may be a while neglected or forgotten; but when they are opened again, will again impart their instruction: memory, once interrupted, is not to be recalled ». À défaut d'Histoire, celui qui observe les Highlanders doit se contenter d'histoires : « Every thing in those countries has its history », note Johnson, dépit (42-43). Ces histoires, souvent contradictoires, entretiennent l'incertitude, quand elles ne sont pas niées par l'examen des lieux. Les légendes relatées par les autochtones ne peuvent donc satisfaire l'enquêteur, mais fournissent cependant des indices sur les mœurs de leurs ancêtres. De plus, même lorsque la nature fallacieuse des histoires est patente, l'enquêteur ne doit pas conclure que les Highlanders cherchent à le tromper : leurs mensonges sont plutôt la preuve qu'ils méconnaissent le concept de vérité.<sup>19</sup> Johnson manifeste donc une inlassable curiosité et une tolérance certaine à l'égard du rapport imparfait que les Highlanders entretiennent avec la vérité : en témoigne plus particulièrement l'évocation de leurs superstitions. Avec leurs légendes regorgeant de remèdes miraculeux et d'êtres surnaturels comme Brownie et Greogach (94), les Highlanders affichent la panoplie d'un obscurantisme contraire aux principes rationnels de l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle tels que les applique Johnson. Or le plus souvent, Johnson, prudent, rapporte ces croyances sans les tourner en dérision (61, 133). Contrairement à Pennant, il manifeste une attention inhabituelle à un sujet proche du thème de la superstition, celui du don de divination appelé « second sight ».<sup>20</sup> Loin d'en condamner *a priori* l'authenticité, comme il le reproche aux pasteurs locaux (96), ou de l'accepter sans discuter, comme Martin Martin (Jemielity « Second Sight » 419), Johnson s'applique à faire la lumière sur ce phénomène. C'est en héraut de la raison, confiant dans le succès de ses principes, qu'il fait défiler devant lui de nombreux villageois, dont les témoignages ne lui apporteront pourtant aucune certitude. La conclusion que tire Johnson de cette enquête témoigne de façon éclatante de sa capacité à s'interroger sur les faits en l'absence de preuves formelles : « I never could advance my curiosity to conviction; but came away at last only willing to believe » (97).

Le but du voyage de Johnson est d'observer des coutumes différentes de celles de l'Angleterre : cependant, ce n'est pas une simple relation d'altérité, mais un antagonisme qui inéluctablement s'instaure dans *A Journey*, en raison des rapports opposés qu'entretiennent avec la notion de vérité les Highlanders et les Anglais, dont Johnson défend les principes de rationalité. Dans une large mesure, il réagit en humaniste, mettant en garde contre le mythe, qui flatte les rêves des populations mais les maintient dans l'ignorance et la misère : *A Journey* entend donc aussi réduire le contraste entre leurs coutumes des Highlanders et le modèle culturel anglais dominant la Grande-Bretagne. C'est dans une perspective réformatrice et paternaliste, oscillant entre compréhension et réprobation, qu'il étudie leur société. Ce faisant, il accorde un

<sup>19</sup> « [...] if they do not know what they tell to be true, they likewise do not distinctly perceive it to be false » (*A Journey*, p. 103).

<sup>20</sup> « The Second Sight is an impression made either by the mind upon the eye, or by the eye upon the mind, by which things distant or future are perceived, and seen as if they were present » (*A Journey*, p. 95).

intérêt particulier au déterminisme géographique,<sup>21</sup> sans pour autant sous-entendre une quelconque infériorité ontologique de ces populations, qu'il croit capables d'atteindre un plus haut degré de civilisation. Il leur faut pour cela rompre l'isolement qui est selon lui l'obstacle principal à leur progrès culturel : les terres enclavées des Highlands et des Hébrides souffrent de pénurie pour tout ce qui relève du confort de base car elles ne possèdent que peu de boutiques.<sup>22</sup> *A Journey* manifeste la confiance qu'a l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle dans les vertus des échanges commerciaux, garants du progrès économique et social.<sup>23</sup> En s'ouvrant au commerce sous l'impulsion de l'Angleterre, les Highlanders pourront bénéficier d'un élargissement culturel à même de conjurer les ambitions limitées (« narrowness of life » [24]) dictées par leur environnement géographique (« narrow countries » [45]). La rareté des arbres dans les Highlands et les Hébrides, et dans l'ensemble de l'Écosse, indique aussi l'influence de l'environnement sur le mode de vie. On a souvent jugé injustes et exagérées les remarques de Johnson sur ce sujet, et des déclarations telles que « A tree might be a show in Scotland as a horse in Venice » n'ont pas manqué de déchaîner l'ire des Écossais (8).<sup>24</sup> Toutefois, la rareté des arbres était signalée par la plupart des récits de voyageurs anglais en Écosse au dix-huitième siècle (Thévenot-Totems 243-245). De plus, Johnson ne se contente pas d'ironiser, mais s'efforce d'identifier les causes du phénomène. Ainsi, les vestiges d'une forêt ancienne à Fort Augustus (29) et la présence de plantations récentes à Armidel (ou Armadale), suggèrent que c'est moins l'aridité du sol qui est en cause que le comportement des habitants (42). Tenté de fustiger la paresse et l'imprévoyance des Highlanders (« negligence and laziness » [123]), Johnson comprend cependant qu'ils sont trop accaparés par des soucis d'importance vitale pour se préoccuper de protection des forêts ou de reboisement. Comme dans les Basses-Terres,<sup>25</sup> c'est d'un pays prospère que viendra l'impulsion salutaire aux Highlands et aux Hébrides : le progrès inspiré par l'Angleterre a commencé à leur apporter quelque confort matériel, tandis les lois passées après l'Union<sup>26</sup> ont atténué la violence de leurs habitants (82, 39), dont les mœurs se sont rapprochées de celles du reste de la Grande-Bretagne (« They are now losing their distinction, and hastening to mingle with the general community » [41]).

Ainsi, les Highlanders donnaient à voir les vestiges d'une société en voie de disparition, progressivement transformée par l'Union : traverser leur territoire, c'était donc remonter le cours du temps, visiter une sorte de « laboratoire de la civilisation »

<sup>21</sup> Johnson se conforme à une méthode d'investigation illustrée par la théorie des climats développée par Montesquieu dans « Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères » et dans *L'Esprit des Lois* (1748), et par David Hume dans « Of National Characters », publié en 1748. Voir aussi Joan Pau Rubiés, « Travel Writing and Ethnography. » (*Hulme*, pp. 242-260), p. 252.

<sup>22</sup> Voici comment Johnson décrit le sort des habitants de Skye : « As it is, the Islanders are obliged to content themselves with succedaneous means for many common purposes. I have seen the chief man of a very wide district riding with a halter for a bridle, and governing his hobby with a wooden curb » (*A Journey*, pp. 114-115).

<sup>23</sup> « Yet again, the rulers of the British state betrayed their absolute conviction that trade and patriotism were inseparably linked. If more Scottish Highlanders could be hooked into the commercial system, the argument went, their loyalty would be bound to blossom » (Colley, p. 120).

<sup>24</sup> Dès 1775, *A Journey* inspira des textes vindicatifs, parmi lesquels la *Second Letter to Dr. Samuel Johnson* (1775) de Andrew Henderson, les anonymes *Remarks on a Voyage to the Hebrides in a Letter to S. J., LL.D.* (1775) et les virulentes *Remarks on Dr. S.J.'s Journey to the Hebrides* (1779) de Donald Macnicol (voir Thévenot-Totems, p. 177).

<sup>25</sup> Johnson attribue notamment à l'influence anglaise la présence d'arbres dans les Basses-Terres (*A Journey*, p. 9).

<sup>26</sup> On songe à l'interdiction de posséder des armes (1746), l'acte d'abolition des juridictions héréditaires (1747) et la confiscation des terres des chefs rebelles (1752).

permettant d'étudier les étapes qui avaient conduit l'Angleterre à sa prospérité culturelle, politique et économique. Pour l'Anglais qu'est Johnson, l'Écosse des Highlanders est cet « ailleurs » qui est aussi un « avant », comme l'indique dans le texte la récurrence des adjectifs « former », « old », « antiquated », « ancient » (60, 112, 142). Le visiteur peut y entendre la langue jadis parlée par les premiers occupants du territoire devenu la Grande-Bretagne : « [...] the Highlands speak the tongue of the first inhabitants of Britain » (37). Seul véhicule d'un savoir que Johnson juge imparfait, cette langue trahit l'immaturité politique (« the immaturity of political establishments » [39]) et plus généralement culturelle des Highlanders, qui, en l'absence d'écriture, sont condamnés à une enfance perpétuelle (« [...] diction, merely vocal, is always in its childhood » [102]). En retard sur les Anglais, les Highlanders subissent de la part de ces derniers les désagréments d'une salubre « éducation » dont ils sont encore incapables d'apprécier les bienfaits.<sup>27</sup>

La représentation des Highlanders proposée par Johnson vise indéniablement à améliorer leurs conditions de vie en atténuant les différences qui les distinguent de leur modèle supérieur anglais. Toutefois, en appelant de ses vœux la réduction du contraste entre deux sociétés aux valeurs en partie opposées, l'auteur de *A Journey* ne fait pas que manifester son espoir en des temps meilleurs : il cherche également à se prémunir contre diverses menaces que représentent à ses yeux les Highlands et les Hébrides, et plus généralement, l'Écosse.

En effet, sous sa plume, les Highlands et les Hébrides présentent les indices d'une inquiétante résistance à la domination politique et culturelle anglaise. En plus d'illustrer par la pauvreté de la végétation l'incapacité des habitants à préparer l'avenir et à se concevoir comme des sujets historiques, leurs paysages permettent d'autres lectures symboliques, qui accusent l'antagonisme entre Angleterre civilisée et contrées délibérément « arriérées ». Ces terres semblent se refuser à la culture agraire et à l'élevage : les reliefs accidentés provoquent parfois la chute du bétail (52), et les récoltes souvent décevantes compromettent la survie des habitants isolés, comme en témoignent les famines qui ont frappé les îles de Skye (68) et de Mull en 1771 (121). À l'inverse de Robert Mayhew (48), qui nie toute dimension métaphorique et allégorique des paysages dans *A Journey*, on pourra y trouver de nombreuses descriptions anthropomorphiques de la nature dans les Highlands et les Hébrides, qui en font une mère peu généreuse au visage sévère,<sup>28</sup> voire une force maléfique menaçant toute forme de vie. C'est notamment sa « violence »<sup>29</sup> qui la personnifie : près d'Anoch dans les Highlands, les cours d'eau imprévisibles qui emportent les voyageurs imprudents sont « capricieux » (« capricious » [33]), tandis qu'à Dunvegan, sur l'île de Skye, le vent est « extrêmement turbulent » (60).<sup>30</sup> La description des paysages au moyen des mots « naked », « denuded » et « nakedness » (11, 15, 29) apparaît en outre comme un présage horrible de la misère de ceux qui tentent d'y survivre.<sup>31</sup> La nudité du paysage est d'autant plus inquiétante qu'elle en manifeste la

<sup>27</sup> « They are now in the period of education, and feel the uneasiness of discipline, without yet perceiving the benefit of instruction » (*A Journey*, p. 79).

<sup>28</sup> « It is natural [...] to inquire, whether something may not be done to give nature a more cheerful face » (*A Journey*, pp. 122-123).

<sup>29</sup> Mull, (*A Journey*, p. 121) : « [...] the wind issues from the land with very mischievous violence ».

<sup>30</sup> De même, si l'on ne peut accuser le climat de « cruauté » (« This is not the description of a cruel climate », *A Journey*, p. 45), il se montre souvent malveillant (« unkind », p. 122).

<sup>31</sup> Boswell rapporte cette remarque de Johnson pendant leur voyage (Boswell, *Journal*, pp. 420-421) : « There is, indeed, a little earth above the stone in some places, but a very little; and the stone is always appearing. It is like a man in rags; the naked skin is still peeping out ».

déconcertante uniformité et offre à l'œil peu de repères. Le voyageur peut facilement se perdre, d'autant plus qu'avant la publication à Londres en 1776 du *Traveller's Pocket Book* tiré des travaux des géomètres George Taylor et Andrew Skinner, les visiteurs civils ne disposaient pas de cartes fiables de l'Écosse. Johnson souligne notamment l'impossibilité pour un étranger de se déplacer dans les Hébrides sans l'aide d'un guide autochtone (46) car les lieux tendent sans cesse des pièges au voyageur solitaire et lui promettent un sort funeste : « [...] what must be the solicitude of him who should be wandering, among the craggs and hollows, benighted, ignorant, and alone ? » (67, voir aussi 34-35).

Toutefois, la menace qui plane sur le voyageur étranger qu'est Johnson n'a pas besoin d'être fatale pour être effrayante : le paysage met non seulement en péril sa vie, mais également les principes qui sous-tendent sa culture. En effet, les Highlands et les îles menacent sa vision de la nature comme productive, cultivable, symbole du progrès économique et social de l'être humain,<sup>32</sup> comme le remarque Johnson lors de son passage à Anoch :

An eye accustomed to flowery pastures and waving harvests is astonished and repelled by this wide extent of hopeless sterility. The appearance is that of matter incapable of form or usefulness, dismissed by nature from her care and disinherited of her favours, left in its original elemental state, or quickened only with one sullen power of useless vegetation. (33)

Peu fertiles, ces terres dépourvues de marque de propriété incitent l'œil du visiteur à « errer »<sup>33</sup> sur le paysage sans parvenir à lui donner sens ni à y dessiner un itinéraire précis. L'errance du regard fait alors écho à l'erreur qui souvent caractérise les discours des Highlanders, eux aussi déroutants, dépourvus de repères et capables d'entraîner l'enquêteur dans leur « égarement » :

He that travels in the Highlands may easily saturate his soul with intelligence, if he will acquiesce in the first account. The Highlander gives to every question an answer so prompt and peremptory, that skepticism itself is dared into silence, and the mind sinks before the bold reporter in resisting credulity; but, if a second question be mentioned, it breaks the enchantment; for it is immediately discovered, that what was told so confidently was told at hazard, and that such fearlessness of assertion was either the sport of negligence, or the refuge of ignorance. (43)<sup>34</sup>

La menace qu'affronte Johnson est donc d'abord intellectuelle : ce voyage semble l'avoir confronté au paysage désertique qui hante son œuvre, et symbolise à la fois l'errance de l'imagination et la solitude de l'être éprouvant la vanité de son existence.<sup>35</sup> La préface du poème de Johnson intitulé « Know Thyself, Post Lexicon

<sup>32</sup> « The landscape resisted [Johnson] physically, and, more threateningly, it resisted his capacity to write of it as a natural order which might act as the foundation for a social or moral order » (Fulford, p. 103).

<sup>33</sup> « [...] wherever the eye wanders, it sees much waste and little cultivation » (*A Journey*, p. 111).

<sup>34</sup> Voir aussi « [...] such is the laxity of Highland conversation, that the inquirer is kept in continual suspense, and by a kind of intellectual retrogradation, knows less as he hears more » (*A Journey*, p. 43).

<sup>35</sup> « The horror of vacuity is one of the most insistent in Johnson's images » (Henson, p. 21). Henson cite le passage de *Rasselas* dans lequel Nekayah and Pekuah scrutent l'espace qui s'étend au-delà de la Vallée Heureuse : « The princess and her maid turned their eyes towards every part, and, seeing nothing to bound their prospect, considered themselves as in danger of being lost in a dreary vacuity » (Johnson, *Rasselas*, p. 39).



Anglicanum Auctum et Emendatum » et l'essai 41 de *The Idler*<sup>36</sup> emploient d'ailleurs les expressions « dreary desolation » et « gloom of solitude », que *A Journey* cite au moins à deux reprises pour qualifier le territoire des Highlanders : « in traversing this gloom of desolation » (122), « a country of such gloomy desolation » (135).

On ne s'étonnera donc pas que Johnson mentionne lors de son passage à Glencroe la résistance des autochtones à l'affichage sur leurs terres des distances en miles anglais (140) : sans doute un tel affichage aurait-il eu, à ses yeux, la vertu de transformer l'espace vide en un territoire maîtrisé. L'hostilité des Highlanders est peut-être d'autant plus symbolique pour Johnson qu'en retirant les pierres destinées à découper leurs terres selon l'unité de mesure anglaise, ils s'opposent à une rationalisation de leur espace semblable à celle que s'efforce d'élaborer *A Journey* lui-même. Tout comme les bornes imposent sur le sol de Glencroe des signes lisibles déjouant son indétermination première, le plan topographique du récit établit une organisation systématique du territoire des Highlanders dans l'espace de la page. Le déplacement des pierres manifeste la rébellion des populations locales contre une rationalisation qui leur est en effet étrangère, mais dont l'absence les condamne à l'obscurantisme né de l'isolement. Ce constat explique peut-être pourquoi Johnson s'impatiente parfois du passéisme des Highlanders : « Till the Union made them acquainted with English manners, the culture of their lands was unskilful, and their domestick [*sic*] life unformed; their tables were coarse as the feasts of Eskimeaux, and their houses filthy as the cottages of Hottentots » (23). L'emploi répété des mots « savage » et « barbarian » (38, 62, 70) traduit son mépris devant l'indocilité des Highlanders à l'égard du modèle anglais. Il en vient à réduire le Gaélique à un simple dialecte déplaisant à l'oreille anglaise (143) : « It is the rude speech of a barbarous people, who had few thoughts to express, and were content, as they conceived grossly, to be grossly understood » (101). Sa mauvaise foi est patente, puisque ce jugement brutal succède à un aveu d'ignorance : « Of the Earse<sup>37</sup> language, as I understand nothing, I cannot say more than I have been told » (101). Peut-être ce manquement à la prudence scientifique trahit-il son embarras, désireux qu'il est, malgré l'absence de connaissances suffisantes, d'affirmer la supériorité de l'anglais, célébré dans *A Dictionary of the English Language*.<sup>38</sup> Cette supériorité apparaît à de multiples occasions dans *A Journey* : la langue « particulièrement élégante » (22) rencontrée à Inverness et chez quelques habitants d'Anoch est attribuée à la présence de soldats anglais qui ont montré le « bon » exemple (« good examples of accent and pronunciation » [30]). Les bribes de culture décelables chez les Highlanders ne peuvent être que le fruit de l'influence anglaise.

Leur résistance aux coutumes venues d'Angleterre constitue un motif de désapprobation d'autant plus vif pour Johnson que les aléas historiques survenus sur le territoire des Highlanders signalent ceci : les progrès de la civilisation ne sont pas garantis, et toute société peut être menacée de régression culturelle. Loin d'être propre à Johnson, l'inquiétude du déclin culturel traverse l'ensemble du XVIII<sup>e</sup> siècle et se signale par une comparaison entre la Grande-Bretagne dite « augustéenne » et la

---

<sup>36</sup> « The Loss of a friend upon whom the heart was fixed [...] is a state of dreary desolation in which the mind looks abroad impatient of itself, and finds nothing but emptiness and horror » (cité dans Henson, p. 21).

<sup>37</sup> L'adjectif « Earse » ou « Erse » est synonyme de « Gaelic ».

<sup>38</sup> Johnson percevait manifestement le rôle fondamental de la langue dans l'identité culturelle des ethnies : « Selon le géopoliticien Aymeric Chauprade, une langue est tout à la fois la propriété fondamentale d'une ethnie, le caractère de sa définition identitaire et son outil de fabrication identitaire autant que de résistance territoriale » (Jean Berton, « Gaélie ou Highlands, mythes et réalité ? Ou la géographie indéfiniment torturée par l'Histoire. » [Sellin, pp. 235-251], p. 245).

Rome antique.<sup>39</sup> Dans *A Journey*, ce sont notamment les ruines de monuments religieux, détruits au cours de la Réforme presbytérienne engagée en 1560 par John Knox, qui témoignent de la capacité d'un peuple à renier les fondements de la civilisation. Comme l'a montré Jeffrey Hart, « [t]he crumbling of cathedrals reflects, for Johnson, a crumbling of values » (46) : on ne s'étonnera donc pas que *A Journey* dresse une comparaison entre Knox et les Goths d'Alaric (8). Les ruines abandonnées du monastère d'Icolm-kill<sup>40</sup>, berceau du christianisme en Écosse, font notamment douter d'un essor possible des Hébrides et des Highlands sous l'influence de l'Angleterre, en lui opposant le risque d'un recul des valeurs sur lesquelles l'Angleterre elle-même s'est construite. La menace de la décadence est d'autant plus inquiétante que ce sont non seulement les Highlands et les îles, mais également les Basses-Terres qui ont subi la réforme de Knox. Dès les premières pages, *A Journey* rappelle le déclin de St. Andrews, autrefois centre universitaire et épiscopal réputé. Désormais en ruine, la ville évoque l'image d'un corps malade, terrassé par une violente épidémie de rage,<sup>41</sup> comme l'atteste le champ lexical de la morbidité (« The change of religion in Scotland, eager and vehement as it was, raised an epidemical enthusiasm [...] » [5]).

Le rappel des saccages commis dans tout le pays pendant la Réforme contribue à faire de l'Écosse tout entière un pays culturellement déclinant. Pourtant, cette représentation est peu conforme à la réalité de l'essor intellectuel qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, caractérisait les Basses-Terres, dont les prestigieuses universités de Glasgow et d'Édimbourg avaient éclipsé Oxford et Cambridge. Mais bien que la capitale écossaise ait alors acquis le surnom d'« Athènes du nord » (Thévenot-Totems 689), *A Journey* propose de suivre Johnson dans un « Anti-Grand Tour » (Viviès 61). Ignorant la route du sud qui conduisait les jeunes voyageurs anglais vers la Méditerranée, berceau de la civilisation occidentale, Johnson choisit d'aller au nord visiter des zones reculées qui, certes, lui évoquent la Grèce antique, mais celle de l'époque rustique, aux mœurs encore grossières.<sup>42</sup> Flanqué d'un cicérone plus jeune et plus candide que lui (Boswell a alors trente-trois ans), Johnson néglige les villes au profit du milieu rural, en général peu prisé des « Tourists ». Toutefois, ce parti-pris ne traduit pas tant l'indifférence qu'un certain mépris à l'égard de l'essor intellectuel des Basses-Terres. Non content de taxer leurs universités de médiocrité (142), il adresse à leurs intellectuels les mêmes accusations de mauvaise foi formulées à l'encontre des Highlanders. Le recours au mensonge apparaît alors comme un phénomène national : « A Scotchman must be a very sturdy moralist, who does not love Scotland better than truth: he will always love it better than inquiry; and if falsehood flatters his vanity, will not be very diligent to detect it » (105). Basses-Terres civilisées et Highlands sauvages se confondent, comme le confirment selon Johnson les accusations de barbarie que se renvoient ces deux populations.<sup>43</sup>

<sup>39</sup> On songe notamment au célèbre *Decline and Fall of the Roman Empire* (1776) d'Edward Gibbon.

<sup>40</sup> Johnson emploie le nom irlandais d'Icolm-kill pour désigner l'île de Iona.

<sup>41</sup> C'est ce que confirme plus loin l'évocation de Glasgow : « It is the only episcopal city whose cathedral was left standing in the rage of Reformation » (*A Journey*, p. 141).

<sup>42</sup> « Like the Greeks in their unpolished state, described by Thucydides, the Highlanders, till lately, went always armed, and carried their weapons to visits, and to church » (*A Journey*, p. 38).

<sup>43</sup> « Lowland Scots traditionally regarded their Highland countrymen as members of a different and inferior race, violent, treacherous, poverty-stricken and backward. They called them savages or aborigines [...] » Colley, p. 15 ; « [...] when I asked a very learned minister in the islands, which they considered as their most savage clans: 'Those, said he, that live next the lowlands' » (*A Journey*, p. 30).

Les critiques que nous venons d'énumérer participent de l'humeur anti-écossaise qui, dès le premier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, avait gagné les Anglais (Rogers, *Transit of Caledonia* 192), et que Johnson avait illustrée au gré de bons mots qui lui avaient acquis la réputation d'un farouche opposant aux Écossais. Toutefois, on ne saurait expliquer son hostilité sans référence à la controverse créée par la publication de *Fragments of Ancient Poetry* (1760) et de *Fingal* (1762), dont *A Journey* traite de la page 101 à la page 105. *Fingal*<sup>44</sup> était le titre d'un recueil de poèmes que James Macpherson, instituteur et poète des Highlands, attribuait à un barde et prince du III<sup>e</sup> siècle nommé Ossian, et dont il prétendait avoir réalisé la traduction depuis la langue gaélique. Malgré leur retentissant succès en Écosse puis à l'échelle européenne,<sup>45</sup> Johnson considérait Macpherson comme un imposteur : « I suppose my opinion of the poems of Ossian is already discovered. I believe they never existed in any other form than that which we have seen » (104). C'est par son refus de produire les originaux qu'il prétendait avoir consultés que Macpherson s'attirait le mépris de Johnson, car en n'apportant pas les preuves de ses dires, il se soustrayait à l'exigence empiriste érigée en loi dans *A Journey*. Plus grave encore, Johnson percevait dans les poèmes d'Ossian la manifestation d'un patriotisme écossais délibérément opposé à l'Angleterre, comme l'indique cette remarque ironique : « Yet I hear that the father of Ossian boasts of two chests more of ancient poetry, which he suppresses, because they are too good for the English » (103). En vantant le mythe des Highlands et des Hébrides, Macpherson et les intellectuels des Basses-Terres s'attachaient à définir une identité écossaise dépourvue de toute influence anglaise, comme le confirme Philippe Laplace :

les Highlands et les Îles avaient été promus comme la synecdoque culturelle de l'Écosse. C'est-à-dire que leurs particularités et leur symbolisme étaient utilisés pour représenter l'Écosse et donner ainsi à la nation écossaise un caractère culturel autonome et différent de leurs voisins du Sud.<sup>46</sup>

Pour Johnson, le fait que la collecte des poèmes prétendument menée par Macpherson ait été mandatée par The Faculty of Advocates d'Édimbourg, et soutenue par des érudits écossais comme John Home, Hugh Blair, Adam Ferguson, William Robertson et Alexander Carlyle, laissait entendre que l'intelligentsia écossaise s'était liguée dans le but de fomenter ce que Johnson appela dans une lettre adressée à Boswell « a conspiracy in national falsehood » (Clingham, 46). En louant un imposteur qui troquait l'Histoire de l'Écosse contre le mythe, les érudits des Basses-Terres se rendaient coupables des mêmes défauts intellectuels que les Highlanders, et ceci dans le but de bafouer l'autorité culturelle et politique de l'Angleterre. La poésie ossianique n'avait-elle pas pour effet, si ce n'est pour dessein, de remettre en question par son oralité première la légitimité de l'écrit, qui garantissait l'autorité de la loi anglaise en Écosse ? C'est ce que suggère en tout cas Tim Fulford (111) :

To have accepted the power of oral culture and bardic recitation would have been to undermine the legitimacy of the written, and the established powers that rested upon

---

<sup>44</sup> Le titre complet de l'ouvrage est *Fingal, an Ancient Epic Poem in Six Books, together with Several Other Poems composed by Ossian, the Son of Fingal, translated from the Gaelic Language*.

<sup>45</sup> Les poèmes d'Ossian avaient notamment enthousiasmé l'Anglais Thomas Percy (1729-1811), ami de Johnson, et l'Écossais Hugh Blair (1718-1800). Goethe et Napoléon admiraient également ces poèmes (voir Sisman, p. 52).

<sup>46</sup> Pour Philippe Laplace, les « pseudo-traductions » de Macpherson constituent la première manifestation de la fascination romantique qu'exerceront au XIX<sup>e</sup> siècle les Highlanders. Voir « La représentation des Highlands par le « Crépuscule celtique » : idéologie et synecdoque culturelle chez William Sharp/Fiona Macleod. » (Sellin, pp. 67-81), pp. 67-68.

it. Chief amongst these powers was the London government which was subordinating Scotland, with the assistance of Lowland Scots Whigs, by laws determining its judicial system and extending a network of military roads and forts across it.

Voilà qui était intolérable aux yeux de Johnson, dont l'autorité, en particulier depuis la publication du *Dictionnaire*, était indissociable de celle de l'Angleterre.<sup>47</sup> Toutefois, ses critiques étaient peut-être d'autant plus vives que Johnson éprouvait à l'égard des Highlands et des Hébrides une attirance certaine, bien que complexe.

En effet, *A Journey* trahit un goût réprimé pour les séductions de l'imagination, une fascination pour des lieux capables de provoquer chez le voyageur un plaisir mêlé de terreur, conformément aux effets du sublime définis par Burke. « The country at the bridge strikes the imagination with all the gloom and grandeur of Siberian solitude », écrit Johnson au sujet des chutes de Fiers (28), qui figurent parmi les nombreux paysages dont il vante le caractère admirable, voire envoûtant.<sup>48</sup> L'appréciation ambivalente des paysages dans *A Journey* n'est qu'un exemple des sentiments contradictoires que lui inspire le mythe de l'Écosse incarné par les Highlands et les Hébrides : *A Journey* révèle également le constat mitigé que lui inspire l'essor du commerce dans ces régions.<sup>49</sup> Bien qu'appelant de ses vœux l'accès des Highlanders au négoce, il constate avec regret le déclin des mœurs traditionnelles causé par l'ouverture trop brutale à l'influence économique et politique anglaise. Ainsi les chefs de clan, jadis à la tête d'un système patriarcal, deviennent peu à peu des propriétaires mus par l'appât du gain : « [...] they gradually degenerate from patriarchal rulers to rapacious landlords » (79), si bien que les Highlands ont, en quelque sorte, perdu leur âme : « Such is the effect of the late regulations, that a longer journey than to the Highlands must be taken by him whose curiosity pants for savage virtues and barbarous grandeur » (50). Bien que *A Journey* dans l'ensemble se montre hostile au mythe du « bon sauvage »,<sup>50</sup> les adjectifs « savage » et « barbarous » traduisent l'admiration de Johnson pour le système clanique, admiration que confirme *The Life of Samuel Johnson* de Boswell. Johnson y vante l'autorité du chef de clan, qui repose sur un lien personnel de soumission mais aussi d'affection et de fidélité,<sup>51</sup> c'est-à-dire sur un contrat moral et non pas financier :

Sir, let me tell you, that to be a Scotch landlord, where you have a number of families dependent upon you, and attached to you, is, perhaps, as high a situation as humanity can arrive at. A merchant upon the 'Change of London, with a hundred thousand pounds, is nothing; an English Duke, with an immense fortune, is nothing: he has no

<sup>47</sup> « The Dictionary established Johnson as one of the Makers of England » (Hodgart, p. 47).

<sup>48</sup> Comme l'énonce Clarence Tracy au sujet de *A Journey* (p. 1604), « One is never allowed to forget the bleak heather-covered hills, the storm-vexed arms of the sea, and the innumerable waterfalls, which haunted [Johnson] like a passion ».

<sup>49</sup> Contrairement à Donald Greene, Arthur Sherbo ou même R. K. Kaul dans les années 1960, plusieurs critiques ont souligné l'ambiguïté de *A Journey* à l'égard de l'ouverture des Highlands au commerce après 1745. Après la publication par Jeffrey Hart de l'article « Johnson's Journey to the Western Islands: History as Art. », Patrick Crutwell, Thomas M. Curley et Tim Fulford, pour ne citer que quelques noms, portèrent un regard nuancé sur ce sujet.

<sup>50</sup> Voici en effet selon Curley l'une des leçons à tirer de *A Journey* : « The nobles savages of Scotland turned out to be a miserable and ignorant race of human beings, not at all conforming to the romantic conceptions of primitivists at home » (Curley, *Samuel Johnson and the Age of Travel*, p. 189).

<sup>51</sup> La fidélité témoignée par les Highlanders à leur souverain lors des soulèvements jacobites suscite l'admiration de Johnson, que l'on ne saurait cependant taxer de jacobitisme (voir Crutwell, p. 398-399 et Fulford, p. 106).

tenants who consider themselves as under his patriarchal care, and who will follow him to the field upon any emergency. (Boswell *Life* 208-209)

Comme l'indique Tim Fulford (112), l'autorité du chef highlander, fondée sur le clan et non sur la classe, constitue une illustration idéale des principes Tory en ce qu'elle relève d'une société pré-commerciale et pré-fiscale. Reposant sur la fréquentation des hommes et le recours à l'oral, cette autorité directe évoque peut-être à Johnson la domination affectueuse, mais parfois impitoyable, qu'il exerce lui-même sur ses amis dans le domaine de la conversation grâce à son étonnante éloquence, que renforce encore l'autorité naturelle due à sa simple présence physique. Cependant, bien qu'elle flatte les talents du grand orateur, cette représentation du chef de clan nie l'autorité de l'écrivain qu'est Johnson, puisque cet idéal émane d'une société fondée sur les contacts informels de personne à personne, ne recourant pas à la médiation des écrits du juriste ou de l'auteur pour imposer la loi. En grande partie disparue avant l'arrivée de Johnson en Écosse, la société clanique n'était-elle pas de toute façon vouée à ne rester pour le grand écrivain anglais qu'une source de rêveries ?

En dernier point, si ce voyage suscite une intense remise en question de la part de Johnson, c'est qu'il constitue un rite de passage conduisant non pas vers l'âge adulte, comme le Grand Tour, mais vers la vieillesse. On a vu que les plaines désertes des Highlands, leurs précipices et leurs torrents incitent le voyageur à méditer sur la mort. On pourrait en dire autant des Hébrides, dont la situation géographique, à l'extrémité occidentale de la Grande-Bretagne, conduit le voyageur à s'interroger sur la finitude de la vie autant que sur celle du territoire. Johnson était d'autant plus sensible au caractère mélancolique des Highlands et des Hébrides que la pensée de la mort s'accompagnait chez lui d'une vive angoisse.<sup>52</sup> Selon Rogers, c'est cette caractéristique qui explique que le voyage en Écosse, rêve d'enfance sans cesse repoussé, se soit finalement concrétisé en 1773. Cette année constitue une période cruciale de la vie de Johnson, comme en témoigne dans *A Journey* une remarque personnelle masquée par l'emploi de la troisième personne du singulier : « To be told that any man has attained a hundred years, gives hope and comfort to him who stands trembling on the brink of his own climacterick » (74). En effet, Johnson dépasse pendant son voyage le cap crucial de la « Grande Climatérique », qui correspond à la soixante-troisième année de la vie : la tradition, reprise dans *A Dictionary*, veut que certains âges, multiples de sept ou de neuf, représentent des périodes critiques pour la santé de l'individu.<sup>53</sup> Si *A Journey* ne mentionne pas l'anniversaire de Johnson, le 18 septembre 1773, Boswell, lui, a pris soin d'avertir leurs hôtes de l'événement (*Journal* 326), indiscretion que son ami n'apprécie guère. Peut-être Johnson est-il fâché de se voir rappeler un âge auquel il associe des pensées mélancoliques, comme l'indique la lettre adressée à Mrs. Thrale trois jours après son anniversaire : « The return of my Birthday, if I remember it, fills me with thoughts which it seems is the general care of humanity to escape » (Rogers *Transit of Caledonia* 20). Bien que l'âge de Johnson ne soit pas explicitement abordé dans *A Journey*, le texte traduit un intérêt certain pour le phénomène du vieillissement : après avoir en vain tenté de vérifier la légendaire

<sup>52</sup> Les critiques ont décelé chez Johnson une forme de névrose, que l'on peut résumer comme suit : « It would seem to have been an acute anxiety neurosis, accompanied by an intolerable sense of guilt and the fear of permanent madness » (Hodgart, p. 19).

<sup>53</sup> « Certain observable years are supposed to be attended with some considerable changes in the body [...] [the ages of 7, 21, 49, 63, and 81 are cited] which last two are called the grand *climacteric* » (Samuel Johnson, *A Dictionary of the English Language* (1755), cité dans Rogers, *Johnson and Boswell: The Transit of Caledonia*, p. 12).

longévité des Highlanders, Johnson, enthousiaste, relève dans les Basses-Terres des exemples prouvant que vigueur intellectuelle et grand âge ne sont pas incompatibles (74). Dans ces conditions, le voyage atypique et périlleux de Johnson dans les Highlands et les Hébrides s'apparente en partie à un défi destiné à démontrer aux autres et à lui-même que son corps et son esprit peuvent encore se confronter à un milieu inconnu et hostile (Rogers *Transit of Caledonia* 23). Johnson affronte les longs trajets à cheval, la pluie, le vent et la tempête en mer, alors même que la corpulence, la maladie et la vieillesse gênent sans cesse ses déplacements.<sup>54</sup> Selon Rogers, la décision prise par Johnson de visiter l'Écosse à cet âge relativement avancé relevait tout autant d'un refus des handicaps de la vieillesse que d'une acceptation du grand âge qui l'attendait désormais (*Transit of Caledonia* 22). Il existait en effet une équivalence entre les mutations politiques, économiques et culturelles subies par l'Écosse à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le vieillissement qu'il avait tant de difficulté à appréhender avec sérénité : comme le voyageur lui-même, le pays ne traversait-il pas alors une période cruciale d'adaptation à un nouvel âge, entre déclin de la culture traditionnelle, essor économique et « Renaissance » intellectuelle ?

Au bout du compte et du parcours, Johnson avait beaucoup appris de ce voyage. Ainsi avait-il déclaré en 1783, se remémorant son séjour : « I got an acquisition of more ideas by it than by anything that I remember. I saw quite a different system of life » (Boswell *Life* 850). Ses préjugés, si l'on en croit Boswell, avaient été largement dissipés<sup>55</sup> : il est vrai que le lecteur est avant tout frappé par la rigueur scientifique dont témoigne *A Journey*. C'est néanmoins le projet scientifique et moral lui-même qui trahit les motivations profondes de ce voyage : soucieux de doter les Highlanders d'une conscience historique, Johnson ne peut masquer l'importance que revêt à ses yeux la permanence garantie par l'historiographie. L'angle moral que privilégie son étude conduit à une réflexion générale sur les mécanismes de la pensée humaine qui, inévitablement, en dit long sur celui qui l'énonce : comme le résume Gloria Sybil Gross, « *A Journey to the Western Islands of Scotland* is, in parts, another exploration of inner psychological phenomena, of emotional projections or images that speak directly to deeper layers of consciousness ». (300) Certes, on pourra juger peu opportun le rapprochement effectué par Pat Rogers (« *Transit of the Caledonian Hemisphere* » 344) entre *A Journey to the Western Islands of Scotland* et *A Sentimental Journey* (1768) de Laurence Sterne, tant il est clair que Johnson se démarquait des récits de voyage sentimentaux ou pittoresques en vogue à l'époque où il voyageait en Écosse. Néanmoins, le texte s'inscrit, sans doute malgré son auteur, dans l'évolution vers une plus grande subjectivité qui marque l'esthétique du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>56</sup>

Les Highlands et les Hébrides possédaient les caractéristiques propres à susciter chez Johnson les « projections émotionnelles » mentionnées plus haut par Gross, à moins qu'elles n'exercent sur chacun ce même pouvoir d'évocation, comme le suggère Douglas Gifford, pour qui ces territoires sont une construction mentale

<sup>54</sup> Agité de convulsions, Johnson, qui a toujours souffert d'une faible vue, se révèle désormais également dur d'oreille (Boswell, *Journal*, p. 167).

<sup>55</sup> « To Scotland however he ventured; and he returned from it in great good humour, with his prejudices much lessened, and with very grateful feelings of the hospitality with which he was treated [...] » (Boswell, *Journal*, p. 169).

<sup>56</sup> Francis R. Hart (p. 683) : « As in other literary modes of the later Enlightenment, the focus is shifting from the object of perception and judgement to the 'theatre of the mind' and the nature of experience ».

autant qu'un espace topographique.<sup>57</sup> Dans le cas de Johnson, Highlands et Hébrides, caractérisées par le mystère et l'ignorance, éveillaient cette tension entre raison et imagination qui le définit dès les premières pages du *Journal* de Boswell.<sup>58</sup> À la compassion et à l'admiration que Johnson éprouvait pour les Highlanders, au plaisir qu'il ressentait devant les paysages sublimes de l'Écosse occidentale, répondait l'inquiétude de voir bafoués les principes de l'ordre, de l'Histoire, et plus fondamentalement, de l'écrit, dont dépendaient l'autorité (politique, culturelle) de l'Angleterre et la sienne propre, c'est-à-dire son prestige littéraire et la maîtrise de ses angoisses existentielles. En affirmant que le mythe était, malgré ses séductions, inférieur au savoir fondé sur le recours à l'écriture, la rédaction de *A Journey* semble avoir eu pour but ultime de contenir la fascination mêlée de terreur qu'exerçait sur Johnson les Highlands et les Hébrides, synecdoques de l'Écosse tout entière mais aussi miroirs, « I-lands », de l'auteur anglais.

Nathalie BERNARD  
Université d'Aix-Marseille I (LERMA)

### OUVRAGES CITÉS

ANON. *Remarks on a Voyage to the Hebrides in a Letter to S. J.*, LL. D. London : (n.p.), 1775.

BERTON, Jean. « Gaélie ou Highlands, mythes et réalités? Ou la géographie indéfiniment torturée par l'Histoire ». *Écosse des Highlands. Mythes et réalité*. Ed. Bernard Sellin. 235-51.

BOSWELL, James. *The Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson LL. D.* (1785), 1786, in *Samuel Johnson & James Boswell. Journey to the Hebrides, A Journey to the Western Islands of Scotland, The Journal of a Tour to the Hebrides*. Edited and introduced by Ian McGowan, Canongate Classics, Edinburgh: Canongate Books, (1996, 1998) 2001.

——— *The Life of Samuel Johnson, LL. D.* (1791) Wordsworth Editions Ltd, London, 1999.

CLINGHAM, Greg. « Resisting Johnson. » pp. 19-36 in *Johnson Re-Visioned, Looking Before and After*. Philip Smallwood ed., Lewisburg: Bucknell University Press, London: Associated University Press, 2001.

<sup>57</sup> Douglas Gifford, « Something Rotten in the Highlands: The Fiction of Neil Munro (1864-1930). » (Sellin, pp. 9-34), p. 10.

<sup>58</sup> « Though his imagination might incline him to a belief of the marvellous, and the mysterious, his vigorous reason examined the evidence with jealousy » (Boswell, *Journal*, p. 167).

- COLLEY, Linda. *Britons: Forging the Nation 1707-1837*. London: Pimlico, (1992) 2003.
- CRUTTWELL, Patrick. « 'These Are Not Whigs' (Eighteenth-Century Attitudes to the Scottish Highlanders). » *Essays in Criticism* 15, 4 (October 1965): 394-413.
- CURLEY, Thomas M. « Johnson and the Geographical Revolution: *A Journey to the Western Islands of Scotland*. » *Studies in Burke and His Time* 17 (1976): 180-98.
- \_\_\_\_\_. *Samuel Johnson and the Age of Travel*. Athens: The University of Georgia Press, 1976.
- FULFORD, Tim. *Landscape, Liberty and Authority. Poetry, Criticism and Politics from Thomson to Wordsworth*. Cambridge: Cambridge University Press, 1996.
- GIFFORD, Douglas. « Something Rotten in the Highlands : The Fiction of Neil Munro (1864-1930) ». *Écosse des Highlands. Mythes et réalité*. Ed. Bernard Sellin. 9-34.
- GROSS, Gloria Sybil. « Johnson and the Uses of Enchantment ». *Fresh Reflections on Samuel Johnson : Essays in Criticism*. Ed. Prem Nath. 299-311.
- HART, Francis R. « Johnson as Philosophic Traveler: the Perfecting of an Idea. » *A Journal of English Literary History* 36 (1969): 679-695.
- HART, Jeffrey. « Johnson's *Journey to the Western Islands*: History as Art. » *Essays in Criticism* 10, 1 (January 1960): 44-59.
- HENDERSON, Andrew. *A Second Letter to Dr. Samuel Johnson, in which his wicked and opprobrious invectives are shown*. London, 1775.
- HENSON, Eithne. « Johnson's Romance Imagery. » *Prose Studies* 8, 1 (May 1985): 5-24.
- HODGART, M. J. C. *Samuel Johnson and His Times*. London: B. T. Batsford Ltd., 1962.
- HULME, Peter and YOUNGS, Tim, eds. *The Cambridge Companion to Travel Writing*. Cambridge: Cambridge University Press, 2002.
- JEMIELITY, Thomas. « Dr. Johnson and the Uses of Travel. » *Philological Quarterly* 51 (1972): 448-459.
- \_\_\_\_\_. « Samuel Johnson, the Second Sight, and his Sources. » *Studies in English Literature* 14, 3 (Winter 1974): 403-420.



- JOHNSON, Samuel. *A Journey to the Western Islands of Scotland* (1775), in *Samuel Johnson & James Boswell, Journey to the Hebrides, A Journey to the Western Islands of Scotland, The Journal of a Tour to the Hebrides*. Edited and introduced by Ian McGowan, Canongate Classics, Edinburgh: Canongate Books, (1996, 1998) 2001.
- *To the Hebrides, Samuel Johnson's Journey to the Western Islands of Scotland and James Boswell's Journal of a Tour to the Hebrides*. Edited by Ronald Black, Edinburgh, Birlinn, 2007.
- *The Idler and The Adventurer*. Eds. W. J. Bate, John M. Bullitt, L. F. Powell, Yale: Yale University Press, 1963.
- *The History of Rasselas Prince of Abissinia* (1759). Oxford's World's Classics, Edited with an Introduction and Notes by J. P. Hardy, Oxford: Oxford University Press, (1968, 1988) 1999.
- MACNICOL, Donald. *Remarks on Dr. Samuel Johnson's Journey to the Hebrides*. 1779. New York : Garland, 1974.
- MARTIN, Martin. *A Description of the Western Islands of Scotland, ca. 1695 ; and, A Late Voyage to St Kilda*. Edinburgh : Birlinn, 1999.
- MAYHEW, Robert. « Samuel Johnson's Intellectual Character as a Traveller: A Reassessment. » *The Age of Johnson* 10 (1999): 35-65.
- NATH, Prem, ed. *Fresh Reflections on Samuel Johnson: Essays in Criticism*. Troy, New York: The Whitston Publishing Company, 1987.
- PENNANT, Thomas. *A Tour in Scotland, and Voyage to the Hebrides*. Edinburgh : Birlinn, 1998.
- ROGERS, Pat. *Johnson and Boswell: The Transit of Caledonia*. Oxford: Clarendon Press, 1995.
- « "The Transit of the Caledonian Hemisphere": Johnson, Boswell, and the Context of Exploration. » pp. 328-348 in *Fresh Reflections on Samuel Johnson: Essays in Criticism*. Ed. Prem Nath, Troy, New York: The Whitston Publishing Company, 1987.
- RUBIÉS, Joan Pau. « Travel Writing and Ethnography ». *The Cambridge Companion to Travel Writing*. Ed. Peter Hulme & Tim Youngs. 242-60
- SCHWARTZ, Richard B. *Samuel Johnson and the New Science*. Madison, Milwaukee, and London: The University of Wisconsin Press, 1971.

- SELLIN, Bernard, éd. *Écosse des Highlands. Mythes et réalité*. Centre de Recherche Bretonne et Celtique. Triade 8 (2003).
- SHERBO, Arthur. « Johnson's Intent in the *Journey to the Western Islands of Scotland*. » *Essays in Criticism* 16, 4 (October 1966): 382-397.
- SISMAN, Adam. *Boswell's Presumptuous Task: The Making of the Life of Dr. Johnson*. London: Hamish Hamilton, Penguin Books Ltd., 2000.
- THÉVENOT-TOTEMS, Marie-Hélène. *La Découverte de l'Écosse du XVIIIème siècle à travers les récits des voyageurs britanniques*. Paris : Diffusion Didier Érudition, 1990.
- TRACY, Clarence. « Johnson's Journey to the Western Islands of Scotland: a Reconsideration. » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 58 (1967): 1593-1606.
- VANCE, John A. *Samuel Johnson and the Sense of History*. Athens: the University of Georgia Press, 1984.
- VIVIÈS, Jean. *Le Récit de voyage en Angleterre au XVIIIème siècle. De l'Inventaire à l'invention*. Interlangues littératures, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 1999.